

Quand *horror vacui* devient *amor vacui*

[Imaging the Invisible, exposition de Robbin Deyo au centre d'artistes Axénéo7, du 24 mars au 2 mai, 2010]

“Tous les mouvements de notre sensibilité, si agréables qu’ils soient, sont toujours des interruptions d’un état dont j’ignore en quoi il consiste, mais qui est la vie la plus intime de cette sensibilité”

Fernando Pessoa, Le livre de l'intranquillité

Maurice Merleau-Ponty¹ écrivait que « *la perception est toujours dans le mode du « On »* ». L'assertion nous semble plus que pertinente en regard de l'œuvre de Robbin Deyo à Axénéo 7. Le prétexte qu'a saisi l'artiste est celui de faire valoir les « crépitements » silencieux que sont ces ondes magnétiques invisibles de toutes sortes qui nous entourent et nous enveloppent dans la vie au jour le jour. C'est une démarche « hygiénique », d'après les propos de l'artiste, qui vise presque une exorcisation de ces démons contemporains que sont les nouvelles technologies. Une raison personnelle aussi, liée à un état de santé difficile, fragile.

Ainsi, ce genre d'espace banal – voire traditionnel – qu'est le cube blanc, vient d'être repensé et, subséquentement, réinvesti par la couleur. Il y a des stimuli qui nous rendent capable de dépasser l'expérience attendue et d'offrir tout autre chose que ce à quoi nous étions préparés. Il faudrait peut-être renommer ce type de présentation artistique – exposition – et lui trouver une formule plus représentative de l'expérience offerte. Il est en effet impératif d'exprimer le mécontentement sémantique qui émane du mot, qui, dans ce cas-ci devient quasiment frivole. En contrepartie, nous pourrions aussi bien qualifier ce que propose Deyo d'expansion, dilatation, conquête, occupation de l'espace, reconsidération architecturale. Exposition donc, et au-delà.

Il y a du beau, du poétique, mais aussi du féminin dans le travail de Robbin Deyo, chose très peu courante de nos jours. La luminosité des bandes de couleurs employées, cyclamen, jaune, vert fluorescent, orange intense, bleue, donne une élévation quasi mystique, semblable à la lumière filtrée par les vitraux des cathédrales gothiques. L'emploi de couleurs fortes génère une quantité non négligeable d'énergie. La physionomie de l'espace est ainsi modifiée grâce à un délire thermique, les couleurs saturées semblent dénaturer la température ambiante en mode chaleureux et positif.

L'artiste reconsidère l'espace de façon chromo-architecturale à travers la peinture, la répétition, l'intensité rutilante, le remplissage intégral, « all-over ». Elle fait du design intérieur sans autre élément que la couleur. Deyo crée des chromo-espaces

avec ses « hauts » et ses « bas » où l'axe des coordonnées est bouleversé par le manque de repères où nous perdons tous les sens assignables. C'est un espace intellectualisé, qui prend du sens à travers nos efforts pour en redresser la perspective et le rectifier mentalement, prérogatives immanentes qui découlent de notre tendance naturelle à un certain empirisme. Apparences flottantes, contenus à la fois vides et « surpeuplés », points d'ancrage évanescents, spatialité « tactile » intouchable, constance de l'immédiateté fuyante, sont seulement quelques qualifications de l'intervention qui ne pourra être pleinement comprise sans l'avoir vue. En fait, le lieu (ou le non-lieu ?) devient l'agora d'un rendez-vous de sensations antinomiques et paradoxales, comme le titre lui-même du solo de l'artiste le suggère, *Imaging the invisible*. On peut y voir une certaine ironie, résultant précisément de cette utilisation plutôt triviale de la peinture et qui, tranchant et découpant l'espace, crée une expérience beaucoup plus intense que par un usage, disons, traditionnel et « tableau-iste ».

Ainsi, le cube blanc va franchir la frontière du lieu commun, sémantique et topographique, pour se repositionner en un lieu de contemplation, de déambulation, d'expérience sensorielle. Or, c'est aussi une expérience du temps : à la fois validée par le temps de la déambulation dans l'espace, mais aussi par le fait que nous sommes porteurs d'un passé au moment de l'entrée. Nous venons avec notre expérience de vie pour appréhender ce présent qu'est cette intervention².

Ceux qui ont visité la Biennale de Venise en 2009 auront certainement remarqué le projet primé du Lion d'Or, "*Was du liebst, bringt dich auch zum Weinen*" (*Whatever you love, will bring you to wines*) de l'artiste allemand Tobias Rehberger. Celui-ci avait fait convertir une cafeteria en installation, grâce à l'emploi des couleurs noir et blanc. À travers ce glissement de sens, la communication sociale devient pratique artistique.

À l'instar de Rehberger, Robbin Deyo se situe elle aussi dans le déplacement du sens, mais ce qu'on retrouve ici est plutôt de l'ordre d'une poétisation ineffable de l'expérience sensorielle à travers la modification de l'espace donné. Une volupté de volutes visuelles qui ne peuvent que faire l'envie des plus grands créateurs d'alexandrins.

Marius Tanasescu

¹ Merleau-Ponty, Maurice, *La phénoménologie de la perception*, p. 287.

² « Celui qui, dans l'exploration sensorielle, donne un passé au présent et l'oriente vers un avenir, ce n'est pas moi comme un sujet autonome, c'est moi en tant que j'ai un corps et que je sais « regarder ». Plutôt qu'elle n'est une histoire véritable, la perception atteste et renouvelle en nous une « préhistoire ». », Id., p. 287.